

Les Provençaux à l'Académie des Inscriptions

Quels ont été les Provençaux qui, depuis trois siècles¹, ont été membres de l'Académie des Inscriptions ? C'est à cette question que cette brève étude voudrait répondre².

Le premier Provençal à entrer à l'Académie Royale (comme membre associé en 1701, « vétéran » en 1705) est Mgr Honoré de Quiqueran de Beaujeu (1655-1736), né à Arles d'une famille de marins, frère et neveu d'un chevalier de Malte, d'abord Oratorien, puis chanoine de Nîmes, évêque d'Oloron, enfin de Castres ; la postérité n'a guère retenu de lui que son Oraison funèbre de Louis XIV prononcée à Saint-Denis.

Puis c'est le tour du marquis Guillaume de Nicolaï (1716-1788), né lui aussi à Arles, où son père était gouverneur. A l'âge de vingt ans, il était déjà lauréat de l'Académie, qui l'élut immédiatement associé en 1736 ; il fut promu à la vétérance vingt ans plus tard quand il quitta Paris pour finir ses jours à Arles, où il fut trois fois Premier consul, et à Saint-Martin-de-Crau, où il mourut chez son gendre. Il a laissé des mémoires sur les connaissances géographiques des Anciens au temps d'Alexandre, sur les lois communes aux peuples de la Grèce, sur Alexandre Molosse, roi d'Épire.

1. On sait que la « Petite Académie » a été fondée en 1663, mais ce n'était au début qu'une sorte de commission de l'Académie Française. L'« Académie royale des Inscriptions et Médailles » n'a reçu son autonomie qu'en 1701. Appelée en 1716 « Académie des Inscriptions et Belles Lettres », elle comprenait à la fin de l'Ancien Régime 60 membres, dont 10 honoraires, 15 pensionnaires, 15 associés et 20 associés libres.

2. On a retenu tous ceux qui sont nés en Provence ou au Comtat, soit les départements actuels des Bouches-du-Rhône, du Var, de Vaucluse et des Basses-Alpes, même s'ils n'y ont pas vécu.

En 1746 est élu un Aixois, Joseph Gibert (1711-1771), qui remplit plusieurs fonctions à Paris : secrétaire d'un avocat général, attaché à la librairie du Roi, inspecteur du domaine, archiviste de la Chambre des Pairs, ce qui ne l'empêcha pas de présenter à l'Académie de nombreuses dissertations et observations, où il polémiqua contre Fréret sur la chronologie de l'ancien Orient et les mesures de la Grèce, et de publier des « Recherches sur les Cours exerçant la justice souveraine des rois de la première, deuxième et troisième races », et même d'écrire des livrets pour la Comédie italienne !

Léon Ménard (1706-1767) ne peut être considéré comme un savant provençal : s'il est né à Tarascon, il a étudié le droit à Toulouse, il occupa un siège de conseiller présidial à Nîmes, dont il écrivit l'histoire en sept gros volumes in-4°, et il résida souvent à Paris, où il siégea à l'Académie après 1749 et où il mourut à 61 ans. Il faut noter cependant qu'il a publié aussi des mémoires sur Glanum, sur l'Arc d'Orange et sur d'anciens monuments du Comtat.

Charles de Peyssonnel (1700-1757) est un Marseillais, un des fondateurs de l'Académie de cette ville en 1726, ce qui ne l'empêcha pas d'être élu membre libre de l'Académie des Inscriptions en 1750. Avocat au Parlement, il devint secrétaire d'ambassade à Constantinople et se fixa comme consul à Smyrne où il mourut encore jeune. Il avait occupé ses loisirs de diplomate à étudier les antiquités d'Asie Mineure, les médailles des rois du Bosphore, les marbres de Chalcedoine, Cyzique et autres lieux. Il a laissé un manuscrit relatant ses voyages au Levant.

Voyageur aussi, du moins en chambre, l'abbé Jean-Jacques Barthélemy (1716-1795), devenu célèbre par son héros, le Grec Anacharsis. Né à Cassis, élevé à Marseille, il connaissait non seulement le latin et le grec, mais l'hébreu, le syriaque, le chaldéen, l'arabe, ainsi que les mathématiques et l'astronomie. Il fut employé à Paris au Cabinet des Médailles, puis à celui des antiques, ce qui lui valut d'être élu à l'Académie des Inscriptions dès 1748 comme associé, puis pensionnaire en 1766. Il travailla trente ans à son *Voyage du jeune Anacharsis*, qui, à peine paru en 1788, fut traduit

en six langues étrangères. Cet ouvrage fameux lui ouvrit en 1789 les portes de l'Académie Française ; mais il a laissé aussi de nombreux travaux dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions* ou le *Journal des Savants* sur l'alphabet de Palmyre, les monuments phéniciens, les mosaïques de Palestine, etc.

On peut maintenant s'étonner de trouver le nom du marseillais Claude Pastoret (1756-1840), connu comme juriste, avocat à Aix sous Louis XVI, puis conseiller à la Cour des Aides de Paris, qui après la Révolution se retrouva sénateur de l'Empire et pair de France sous la Restauration. Associé de l'Académie des Inscriptions en 1785, il fut inscrit en 1795 à la 2^e classe de l'Institut dans la section de Législation³, radié par le Directoire après Fructidor, réintégré en 1803, mais à la 3^e classe, qui devint en 1816 l'Académie Royale des Inscriptions. Il avait publié en 1779 un *Eloge de Voltaire*, en 1783 une traduction des *Elégies* de Tibulle, ainsi qu'un discours en vers sur l'*Union qui doit régner entre la magistrature, la philosophie et les lettres*, puis des discours sur Zoroastre, Confucius et Mahomet, sur Moïse législateur et moraliste, un mémoire sur le commerce de luxe des Romains. Auteur d'une *Théorie des lois pénales* et d'une *Histoire de la législation* en 11 volumes, il fut élu à l'Académie Française en 1820. A l'Académie des Inscriptions il collabora à la publication des Ordonnances des rois de France et à l'Histoire littéraire de la France, où il a rédigé 64 notices. Pastoret est un vivant exemple de la « pluridisciplinarité » rapprochant juristes et historiens ; à travers les bouleversements de l'histoire, il a réussi à faire le lien entre l'Académie de l'Ancien Régime et celle du XIX^e siècle.

3. La Convention supprimait toutes les Académies le 8 août 1793, mais le 25 octobre 1795 elle créait l'Institut, divisé en trois classes et 24 sections : la 2^e classe (sciences morales et politiques) avait une section d'histoire et une de géographie ; la 3^e classe (lettres et beaux-arts) une section de langues anciennes et une d'antiquités et monuments. En 1803 le Premier Consul remaniait les sections et les classes : la 3^e classe groupa « les langues savantes, les antiquités et les monuments, l'histoire et toutes les sciences morales et politiques dans leur rapport avec l'histoire ». On inscrivit parmi ses 40 membres 21 de l'ancienne 2^e classe, 12 de l'ancienne 3^e classe et 7 de l'ancienne Académie des Inscriptions. Ce titre fut rétabli en 1816. A ses 40 membres furent ajoutés des « membres libre », au nombre de 15 aujourd'hui, dont 10 non résidents.

Une autre transition entre les deux époques apparaît avec la famille aixoise des Fauris de Saint-Vincens. Le père, Jules-François-Paul (1718-1798), conseiller au Parlement de Provence dès l'âge de 19 ans, second président en 1776, fut associé à l'Académie en 1783, membre libre en 1786 ; arrêté deux fois au temps de la Terreur, il mourut à 80 ans sous le Directoire. Son fils Alexandre (1750-1819), né et mort à Aix lui aussi, était Président au Parlement en 1789 ; incarcéré en 1793, il survécut également à la Révolution, devint maire d'Aix en 1808, député au Corps législatif en 1809, second président à la Cour impériale en 1810. Un des fondateurs de la Société académique d'Aix en 1808, il fut élu membre libre de l'Académie des Inscriptions en 1816. L'un et l'autre sont des exemples accomplis des « antiquaires » de jadis. Le père, qui fit ériger le monument de Peiresc dans l'église de la Madeleine, avait amassé une bibliothèque de 10.000 volumes et un cabinet de médailles et antiquités, dont il fit don à l'Académie de Marseille (celle d'Aix n'existait pas encore) ; il a écrit une table des monnaies de Provence, insérée dans l'Histoire de Papon, un *Mémoire sur les monnaies et monuments des anciens Marseillais*, un autre sur *L'état du commerce, des sciences et arts en Provence pendant les XIII^e, XIV^e et XV^e siècles*. Le fils, qui avait épousé une descendante de Peiresc, procura la première édition des lettres du grand antiquaire du XVII^e siècle ; c'est lui qui créa à Marseille le Musée des Bernardines (à l'actuel Lycée Thiers), et il a laissé de nombreux mémoires sur les monnaies, les monuments, les tapisseries, les lettres et arts de l'ancienne Provence. Il légua ses médailles à Marseille, ses livres à Arles, ses manuscrits à Aix. Les deux Fauris de Saint-Vincens ont donc bien mérité de l'érudition provençale. On ne devait plus guère retrouver au XIX^e siècle de ces amateurs éclairés, aussi savants que généreux, qui honorent notre province.

*
**

Ceux qui furent élus désormais dans la nouvelle Académie, 2^e classe de l'Institut de France, furent le plus souvent des Provençaux déracinés, fixés dans la capitale pour leur profession ou leur agrément. C'est le cas d'abord d'Eléazar Bernardi (1751-1824), de Monieux (Vaucluse). D'une

famille de magistrats, juge lui-même en 1791, il fit carrière à la Chancellerie de 1800 jusqu'à sa retraite en 1818 comme directeur des affaires civiles. Auteur d'un *Eloge de Cujas* dès l'âge de 20 ans, puis d'un mémoire sur *Les moyens d'adoucir les lois pénales*, couronné par l'Académie de Châlons-sur-Marne, il faisait figure de réformateur avant 89 avec son *Essai sur la révolution du droit français*, ses *Principes des lois criminelles* et son *Mémoire sur le jugement par jury*, couronné par l'Académie des Inscriptions. Sa *Théorie nouvelle des lois civiles* et son *Cours complet de droit civil* lui ouvrirent en 1812 les portes de l'Académie ; après quoi il publia encore des *Observations sur l'ancienne constitution française et sur les lois et codes du gouvernement révolutionnaire* et un *Traité de l'origine et des progrès de la législation française*. Si l'Académie des Sciences morales et politiques avait existé de son temps, c'est là assurément qu'il aurait siégé.

Quant à son contemporain Toussaint Emeric-David (1755-1839), c'est à l'Académie des Beaux-Arts qu'il aurait pu appartenir, car il est, a-t-on pu dire, « l'écrivain français qui a le plus fait pour l'histoire de l'art et surtout de l'art en France... S'il avait pu achever son œuvre, il serait notre Vasari ». Originaire de Brignoles, élevé à Aix par ses oncles David, imprimeurs du Roi et du Parlement, dont il prit le nom, il fit d'abord son droit jusqu'au doctorat avant d'hériter de l'imprimerie familiale et d'accéder en 1791 à la Mairie d'Aix, qu'il dut vite abandonner, étant suspect de modérantisme. Caché à la campagne, il s'installe après la Terreur à Paris, où il représente le département des Bouches-du-Rhône au Corps législatif de 1809 à 1815 ; il y fit plusieurs rapports sur les questions fiscales et économiques ; mais depuis un voyage en Italie, qu'il avait fait vers 1780, il était devenu un connaisseur averti de l'art antique et moderne et il consacra plusieurs publications à tous les arts plastiques. Son *Eloge de Puget* en 1807 fut couronné par l'Académie de Marseille, son mémoire sur *Les causes de la perfection de la sculpture antique* le fut par l'Institut de France, où il fut élu en 1816, et pendant un quart de siècle encore il multiplia les travaux sur la sculpture grecque ou française. Citons seulement son mémoire sur la *Vénus de Milo*, récemment découverte, qu'il regardait comme une nymphe personnifiant l'île de Mélos !

Provençal devenu Parisien également, François Raynouard (1761-1836), né à Brignoles, élève du Petit Séminaire et de l'École de Droit d'Aix, il était « monté » à Paris à l'âge de 23 ans. Un moment avocat à Draguignan et député du Var à la Législative, il est arrêté avec les Girondins, libéré par Thermidor, de nouveau député de 1806 à 1816. Ses tragédies en vers sur Calon d'Utique, sur les Templiers et sur le duc de Guise lui avaient ouvert les portes de l'Académie Française, dont il fut quelques années le secrétaire perpétuel. Mais une fois élu à l'Académie des Inscriptions en 1816, il se consacra entièrement à l'érudition : après avoir étudié la persistance du droit romain dans le Midi de la France, il publia douze volumes sur les troubadours, reconstituant leur poésie et analysant la grammaire des langues romaines ; pendant les vingt ans de sa vie académique, il ne publia pas moins de 177 articles dans le *Journal des Savants* ! Raynouard est ainsi un précurseur des grands romanistes du XIX^e siècle, à commencer par Paulin Paris qui lui succéda à l'Académie des Inscriptions, tandis que son siège à l'Académie Française était attribué à l'Aixois Mignet.

Le duc de Blacas (1770-1839), élu membre libre en 1816, n'est pas resté fidèle, lui non plus, à sa Provence natale, puisqu'il vécut presque constamment à l'étranger. Né à Aups, il était dans l'armée au début de la Révolution, suivit le comte de Provence en émigration, fut son ambassadeur à Pétersbourg, son ministre de la Guerre à la Cour de Hartwell, son secrétaire d'Etat, intendant des bâtiments et grand maître de la garde robe lors de la Restauration de 1814, mais il ne revint pas à Paris après les Cent Jours, s'exilant à Naples où il négocia le mariage du duc de Berry avant d'y être l'ambassadeur de Louis XVIII. Fixé en Allemagne après 1830, il mourut à Prague. Le duc de Blacas a été le type du grand seigneur intransigeant et cultivé ; il protégea les antiquaires, en particulier le jeune Champollion.

Le marquis de Fortia d'Urban (1756-1834) était également d'une illustre famille noble d'Avignon, et lui aussi, au sortir de l'École Militaire de Paris, était officier de Louis XVI, puis colonel des milices du Comtat, mais il quitta assez vite Avignon pour Paris et l'armée pour la vie civile. Sa grande fortune lui permit de se livrer à l'étude désintéressée et de

publier d'innombrables volumes qui lui valurent un siège d'académicien libre en 1830. Les sujets qu'il a traités sont des plus divers, depuis un *Traité d'arithmétique* et des *Amusements littéraires* jusqu'à une *Histoire antédiluvienne de la Chine*, en passant par une *Histoire ancienne des Saliens*, un *Discours sur les murs saturniens ou cyclopiens*, une dissertation sur le passage du Rhône et des Alpes par Hannibal, une *Histoire générale du Portugal*, que sais-je encore ?

Avec Esprit Cousinéry (1747-1833) nous retrouvons un diplomate féru d'antiquités, comme Peyssonnel au siècle précédent. Ce Marseillais descendant d'échevins embrassa la carrière consulaire : en poste à Trieste, Salonique, Smyrne, Rosette, il se fixa à Smyrne en 1793 quand il fut cassé, revint d'émigration en 1803, mais ne rentra en grâce qu'au temps de Louis XVIII. Il avait constitué des collections importantes de monnaies, qu'il vendit au roi de Prusse et au Cabinet des Médailles de Paris. Ses connaissances en numismatique, en particulier son *Essai sur les monnaies d'argent de la Ligue achéenne* et son *Catalogue des médailles frappées en Orient par les premiers croisés* lui ouvrirent les portes de l'Académie en 1830.

Amédée Jaubert (1779-1847) est encore un Aixois fixé à Paris. Elève des Doctrinaires d'Aix, il rejoint dans la capitale son père, avocat réputé, qui s'y était réfugié pendant la Révolution. D'abord ouvrier imprimeur chez Didot, il suit les cours de Silvestre de Sacy aux Langues Orientales ; devenu « jeune de langues », il est interprète de Bonaparte en Egypte, revient en France avec lui en 1799 et lui procure à Aix les voitures qui lui permettent un retour rapide à Paris. Resté dans la confiance du Premier Consul et de l'Empereur, il est envoyé en mission en Orient et entre au Conseil d'Etat. La Restauration le renvoie au Turkestan en 1818 et Charles X le charge de négocier le traité avec la Turquie en 1829. Il finira sous Louis-Philippe pair de France, professeur de persan au Collège de France, administrateur de l'École des Langues Orientales. Il avait été élu à l'Académie des Inscriptions en 1830, pendant qu'il était en mission

en Turquie et en Géorgie. Fondateur de la Société Asiatique et de la Société de Géographie, il a écrit de nombreux mémoires pour le *Journal asiatique*, ainsi qu'une *Grammaire turque* et des récits de voyage.

Toussaint Reinaud (1795-1867), né à Lambesc, a été aussi un orientaliste, mais de moindre célébrité. Attaché à la Bibliothèque Nationale de Paris et professeur d'arabe aux Langues Orientales, il collabora au *Journal asiatique* et au *Journal des Savants*, présida la Société Asiatique pendant vingt ans. Elu à l'Académie des Inscriptions en 1832, il appartenait déjà à l'Académie d'Aix et à la Société de Statistique de Marseille qui venaient, l'une et l'autre, d'être fondées.

François Artaud (1767-1838), natif d'Avignon, se contenta de remonter le Rhône, puisqu'il fit ses études à Valence et se fixa à Lyon où il travailla chez un commerçant en étoffes. Mais il se passionna pour les arts à la suite d'un voyage en Italie et fut appelé à diriger le Musée et l'Ecole de Peinture de Lyon. En 1830, refusant de servir la Monarchie de Juillet, il se retire à Orange où il finit ses jours. Ses travaux sur les mosaïques antiques de Lyon attirèrent l'attention de l'Académie qui l'élut membre libre en 1835. Il a laissé la réputation d'un savant modeste et généreux, qui a fait des legs importants à l'Académie de Lyon, au Musée Calvet d'Avignon et à la ville d'Orange, dont le musée est resté installé dans sa maison.

Joseph Garcin de Tassy (1794-1878), né à Marseille sous la Terreur (comme l'indiquent ses prénoms d'Héliodore-Sagesse-Vertu qui figurent à l'état civil), monta à l'âge de 23 ans à Paris, où il fut professeur d'arabe aux Langues Orientales pendant près de cinquante ans. Académicien en 1838, il a laissé des ouvrages sur l'indoustani, le persan et l'arabe.

Jean-Baptiste Eyriès (1767-1846), Marseillais lui aussi, a passé toute sa vie au Havre comme négociant, en Allemagne comme diplomate, à Paris enfin. Spécialisé dans les langues nordiques (anglais, allemand, scandinave), il publia quelque soixante traductions de récits de voyages,

quatorze volumes sur les voyages modernes depuis 1780, un *Abrégé de géographie moderne*, une *Histoire générale des voyages* et d'autres ouvrages, qui le firent élire membre libre de l'Académie des Inscriptions en 1839.

Le marquis François de Villeneuve-Bargemon (1794-1850) était de vieille famille provençale, propriétaire de plusieurs châteaux (dans l'actuel département du Var), dont Saint-Auban, où il est né, Bargemon, pillé et détruit sous la Révolution, Le Reclus, où la famille se réfugia alors sans être inquiétée. Des neuf garçons (et cinq filles) qu'avaient eus ses parents, deux furent marins, un soldat, trois firent carrière dans l'administration préfectorale sous l'Empire et la Restauration (en particulier, Christophe, préfet des Bouches-du-Rhône de 1815 à 1829). François, en raison de son état de santé, resta étranger à toute activité professionnelle : gentilhomme de la chambre à la Cour de Charles X, il se fixa à Nancy, où son frère jumeau Alban était préfet et où il se maria. Admis à l'Académie Stanislas, il fut élu membre libre de l'Académie des Inscriptions en 1840, tandis que son frère entra à l'Académie des Sciences morales. Détail à noter, les deux jumeaux moururent à peu de mois de distance dans leur 65^e année. François de Villeneuve-Bargemon, qui avait recueilli le titre de marquis de Trans, a d'abord écrit un roman historique intitulé *Lyonnell ou la Provence au XIII^e siècle*, puis une *Histoire de René d'Anjou* (qui intéresse à la fois la Provence et la Lorraine), une *Histoire des monuments des grands maîtres de Saint-Jean de Jérusalem, Rhodes et Malte*, une *Histoire de saint Louis* ; au moment de sa mort il préparait une grande histoire des ducs de Lorraine.

Hippolyte Fortoul (1811-1856), né à Digne, avait été professeur de littérature à Lyon et Toulouse avant d'être nommé à Aix lors de la création, en 1846, de la Faculté des Lettres, dont il fut le premier doyen. Devenu député du Var, et ministre de l'Instruction Publique du prince-président et de Napoléon III, il fut élu à l'Académie des Inscriptions en 1855 ; mais il imposa à l'Institut une tutelle aussi oppressive qu'à l'Université, par exemple pour les nominations des fonctionnaires du secrétariat ou l'attribution des prix. Cependant la maladie l'emporta encore jeune, l'empêchant de manifester tous ses talents, qui n'étaient pas minces.

Après lui on devrait citer Casimir Barbier de Meynard (1826-1908), spécialiste de persan, de turc et d'arabe : il enseigna successivement ces trois langues au Collège de France et à l'École des Langues Orientales, dont il fut l'administrateur. Il avait été élu à l'Académie des Inscriptions en 1878. Mais peut-on le dire Provençal ? C'est par hasard qu'il a été déclaré à l'état civil né à Marseille, étant venu au monde sur le bateau qui ramenait sa mère de Constantinople en France !

Si par conséquent nous l'écartons, il faut constater que pendant plus d'un demi-siècle aucun Provençal n'est entré à l'Académie des Inscriptions. Encore Camille Jullian (1859-1933), élu en 1908, n'était-il marseillais que par sa naissance : d'origine cévenole, il fit carrière à Bordeaux avant d'être à Paris professeur au Collège de France. Nous pouvons cependant revendiquer pour la Provence le grand historien de la Gaule, qui cumula l'Académie Française avec celle des Inscriptions.

Encore un demi-siècle s'écoula avant l'élection en 1958 de Fernand Benoit (1893-1969), dont il est inutile de rappeler ici la carrière : natif d'Avignon, il passa presque toute sa vie dans notre région, à Arles, Marseille, Avignon ; il est, on le sait, le grand archéologue provençal.

**

Chacun de ces 24 noms⁴ mériterait une notice détaillée. Du moins cette brève énumération aura-t-elle montré que la Provence et le Comtat n'ont pas été absents de la savante Académie des Inscriptions. La plupart au début n'étaient que des amateurs distingués, selon l'esprit de l'époque,

4. Parmi eux, 6 marseillais, 4 aixois, 5 du reste des Bouches-du-Rhône, 4 du Var, 4 du Vaucluse, un des Basses-Alpes.

aristocrates éclairés comme l'évêque Quiqueran, le duc de Blacas, le marquis de Fortia, fonctionnaires royaux comme Gibert et l'abbé Barthélemy. Il y eut aussi des juristes (Bernardi, Pastoret), des géographes voyageurs (Peyssonnel, Eyriès), des historiens de la littérature (Raynouard, Fortoul). Puis ce furent, dans le domaine de l'érudition historique, des spécialistes d'histoire locale (Nicolai, Ménard, Villeneuve-Bargemon), des archéologues (les Fauris de Saint-Vincens, F. Benoit), un numismate (Cousinéry), un historien de l'art (Emeric-David) et de nombreux orientalistes (Jaubert, Reinaud, Garcin de Tassy, Barbier de Meynard). Rares ont été en tout cas ceux qui sont restés fidèles à la Provence : même parmi les membres libres non résidents, par définition provinciaux, la plupart ont résidé loin d'ici, à l'exception des deux Fauris de Saint-Vincens et de Fernand Benoit, les plus représentatifs de nos « antiquaires » à plus d'un siècle de distance⁵.

Jean-Rémy PALANQUE.

5. Si l'on veut y ajouter les correspondants, il faut citer les noms suivants : en 1737 (comme associé honoraire), Joseph Bimard de la Bastie (1703-1742), de Carpentras ; en 1803, Antoine Gauvain-Gallois, (1761-1828), Esprit Gibelin (1739-1814), tous deux d'Aix, et Laurent Béranger (1749-1822), de Riez ; en 1835, Xavier de Meyran de Lagoy (1790-1860), de Saint-Rémy ; en 1844, Edouard de Laplane (1774-1870), de Sisteron ; en 1884, Louis Blancard (1831-1902), de Marseille ; en 1889, Henri Sauvaire (1831-1896), de Marseille ; en 1900, Emile Cartailiac (1845-1921), de Marseille ; en 1937, le R.-P. Guillaume de Jerphanion (1877-1965), de Pontevès ; en 1939, Raoul Busquet (1881-1955), de Maillane ; en 1961, Henri Rolland (1887-1970), de Nice. Sans compter un Bourguignon, Michel Clerc (1857-1931), devenu professeur à Aix et conservateur à Marseille, l'historien d'*Aquae Sextiae* et de *Massilia*. Et je ne nomme pas ceux qui sont encore vivants.